

# Chapitre 15 – Avant-gardes, d'Apollinaire au surréalisme

## Table des matières

Chapitre 15 – Avant-gardes, d'Apollinaire au surréalisme.....	1
<b>Texte 1</b> Apollinaire, « Dans l'abri-caverne <sup>1</sup> », vers 1915, p.202.....	2
Texte écho Cadou, « Quatre poèmes d'amour à Hélène », 1948, p.203 .....	4
<b>Texte 2</b> Breton et Soupault, « La glace sans tain », 1920, p.204.....	5
<b>Texte 3</b> Soupault, <i>Westwego</i> , 1917-1922, p.205 .....	7
<b>Texte 4</b> Éluard, « La terre est bleue... », 1929, p.206.....	9
<b>Texte 5</b> Penrose, « El Verdino », 1972, p.207 .....	10
Texte écho Breton, <i>Manifeste du surréalisme</i> , 1924, p.209 .....	13

## Texte 1 Apollinaire, « Dans l'abri-caverne<sup>1</sup> », vers 1915, p.202

Je me jette vers toi et il me semble aussi que tu te jettes vers moi

Une force part de nous qui est un feu solide qui nous soude

Et puis il y a aussi une contradiction qui fait que nous ne pouvons nous apercevoir

En face de moi la paroi de craie s'effrite

5 Il y a des cassures

De longues traces d'outils traces lisses et qui semblent être faites dans de la stéarine<sup>2</sup>

Des coins de cassures sont arrachés par le passage des types de ma pièce

Moi j'ai ce soir une âme qui s'est creusée qui est vide

On dirait qu'on y tombe sans cesse et sans trouver de fond

10 Et qu'il n'y a rien pour se raccrocher

Ce qui y tombe et qui y vit c'est une sorte d'êtres laids qui me font mal et qui

viennent de je ne sais où

Oui je crois qu'ils viennent de la vie d'une sorte de vie qui est dans l'avenir dans

l'avenir brut qu'on n'a pu encore cultiver ou élever ou humaniser

Dans ce grand vide de mon âme il manque un soleil il manque ce qui éclaire

C'est aujourd'hui c'est ce soir et non toujours

15 Heureusement que ce n'est que ce soir

Les autres jours je me rattache à toi

Les autres jours je me console de la solitude et de toutes les horreurs

En imaginant ta beauté

Pour l'élever au-dessus de l'univers extasié

20 Puis je pense que je l'imagine en vain  
Je ne la connais par aucun sens  
Ni même par les mots  
Et mon goût de la beauté est-il donc aussi vain  
Existes-tu mon amour

25 Ou n'es-tu qu'une entité que j'ai créée sans le vouloir  
Pour peupler la solitude  
Es-tu une de ces déesses comme celles que les Grecs avaient douées pour moins  
s'ennuyer  
Je t'adore ô ma déesse exquise même si tu n'es que dans mon imagination

Guillaume Apollinaire, « Dans l'abri-caverne », *Calligrammes*, vers 1915, © Éditions  
Gallimard, 1948.

1. Les abris-cavernes ont été construits après la guerre de 1870 et ont été réutilisés dans les tranchées pendant la Première Guerre mondiale.
2. Graisse naturelle servant à la fabrication des bougies.

Texte écho Cadou, « Quatre poèmes d'amour à Hélène », 1948,

p.203

Je t'attendais ainsi qu'on attend les navires  
Dans les années de sécheresse quand le blé  
Ne monte pas plus haut qu'une oreille dans l'herbe  
Qui écoute apeurée la grande voix du temps

5 Je t'attendais et tous les quais toutes les routes  
Ont retenti du pas brûlant qui s'en allait  
Vers toi que je portais déjà sur mes épaules  
Comme une douce pluie qui ne sèche jamais

Tu ne remuais encore que par quelques paupières  
10 Quelques pattes d'oiseaux dans les vitres gelées  
Je ne voyais en toi que cette solitude  
Qui posait ses deux mains de feuille sur mon cou

Et pourtant c'était toi dans le clair de ma vie  
Ce grand tapage matinal qui m'éveillait  
15 Tous mes oiseaux tous mes vaisseaux tous mes pays  
Ces astres ces millions d'astres qui se levaient

René-Guy Cadou, « Quatre poèmes d'amour à Hélène », *Œuvres poétiques complètes*, (1920-1951), © Seghers.

## Texte 2 Breton et Soupault, « La glace sans tain », 1920, p.204

Ce recueil de poèmes en prose a été rédigé « à deux mains », par Breton et Soupault, selon les principes de l'écriture automatique, tels qu'ils seront définis plus tard par Breton dans son *Manifeste du surréalisme* (→ voir p. 66 et 209).

Ce soir, nous sommes deux devant ce fleuve qui déborde de notre désespoir. Nous ne pouvons même plus penser. Les paroles s'échappent de nos bouches tordues, et, lorsque nous rions, les passants se retournent, effrayés, et rentrent chez eux précipitamment.

5 On ne sait pas nous mépriser. [...]

Aujourd'hui encore (mais quand donc finira cette vie limitée) nous irons retrouver les amis, et nous boirons les mêmes vins. On nous verra encore aux terrasses des cafés.

Il est loin celui qui sait nous rendre cette gaieté bondissante. Il laisse s'écouler  
10 les jours poudreux et il n'écoute plus ce que nous disons. « Est-ce que vous avez oublié nos voix enveloppées d'affections et nos gestes merveilleux ? Les animaux des pays libres et des mers délaissées ne vous tourmentent-ils plus ? Je vois encore ces luttes et ces outrages rouges qui nous étranglaient. Mon cher ami, pourquoi ne voulez-vous rien dire de vos souvenirs étanches ? » L'air dont  
15 hier encore nous gonflions nos poumons devient irrespirable. Il n'y a plus qu'à regarder droit devant soi, ou à fermer les yeux : si nous tournions la tête, le vertige ramperait jusqu'à nous.

Itinéraires interrompus et tous les voyages terminés, est-ce que vraiment nous pouvons les avouer ? Les paysages abondants nous ont laissé un goût amer sur

20 les lèvres. Notre prison est construite en livres aimés, mais nous ne pouvons  
plus nous évader, à cause de toutes ces odeurs passionnées qui nous endorment.  
Nos habitudes, maîtresses délirantes, nous appellent : ce sont des hennissements  
saccadés, des silences plus lourds encore. Ce sont ces affiches qui nous insultent,  
nous les avons tant aimées. Couleur des jours, nuits perpétuelles, est-ce que vous  
25 aussi, vous allez nous abandonner ?

L'immense sourire de toute la terre ne nous a pas suffi : il nous faut de plus  
grands déserts, ces villes sans faubourgs et ces mers mortes.

André Breton et Philippe Soupault, « La glace sans tain », *Les Champs  
magnétiques*, 1920 © Éditions Gallimard, 1968.

### Texte 3 Soupault, *Westwego*, 1917-1922, p.205

**Ce long poème (*west we go* : « nous allons vers l'ouest ») a inspiré le mouvement surréaliste.**

et ce soir je souris parce que je suis ici

devant ce verre tremblant

où je vois l'univers

en riant

5 sur les boulevards dans les rues

tous les voyous passent en chantant

les arbres secs touchent le ciel

pourvu qu'il pleuve

on peut marcher sans fatigue

10 jusqu'à l'océan ou plus loin

là-bas la mer bat comme un cœur

plus près de la tendresse quotidienne

des lumières et des aboiements

le ciel a découvert la terre

15 et le monde est bleu

pourvu qu'il pleuve

et le monde sera content

il y a aussi des femmes qui rient en me regardant

des femmes dont je ne sais même pas le nom

20 les enfants crient dans leur volière du Luxembourg

le soleil a bien changé depuis six mois

il y a tant de choses qui dansent devant moi

mes amis endormis aux quatre coins

je les verrai demain

25 André aux yeux couleur de planète

Jacques Louis Théodore

le grand Paul mon cher arbre

et Tristan dont le rire est un grand paon

vous êtes vivants

30 j'ai oublié vos gestes et votre vraie voix

mais ce soir je suis seul je suis Philippe Soupault

Philippe Soupault, *Westwego*, © Éditions de la Librairie Six, 1922.

#### Texte 4 Éluard, « La terre est bleue... », 1929, p.206

Éluard a composé ce recueil alors que sa bien-aimée, Gala, s'éloignait de lui pour rejoindre un autre artiste surréaliste, Salvador Dalí.

La terre est bleue comme une orange

Jamais une erreur les mots ne mentent pas

Ils ne vous donnent plus à chanter

Au tour des baisers de s'entendre

5 Les fous et les amours

Elle sa bouche d'alliance

Tous les secrets tous les sourires

Et quels vêtements d'indulgence

À la croire toute nue.

10 Les guêpes fleurissent vert

L'aube se passe autour du cou

Un collier de fenêtres

Des ailes couvrent les feuilles

Tu as toutes les joies solaires

15 Tout le soleil sur la terre

Sur les chemins de ta beauté.

Paul Éluard, « La terre est bleue ... », *L'Amour la poésie*, © Éditions Gallimard, 1929.

## Texte 5 Penrose, « El Verdino », 1972, p.207

Valentine Penrose habitait Paris une partie de l'année, mais elle voyageait beaucoup en Espagne, et en particulier à Tenerife où elle s'est rendue à plusieurs époques de sa vie. C'est là que ce poème aurait été composé, au milieu des années 1950, avant de paraître dans son dernier recueil, *Les Magies*, publié en 1972.

De la hauteur de la chambre

Laide comme un fort dans cette ville de loisir et de plaisir

De ces mains vertes qui entrent d'arbres

Je dis

5 Que je voudrais un chien vert. [...]

Il y a des cristaux inouïs transparents

Pour les noces des gens qui ne savent pas quoi

Et sont le perroquet et le chien de quinquet<sup>1</sup>

Dans leur île étoilée en son trottoir sans garde.

10 Quelqu'un m'a dit passe à l'ombre

M'a dit passer dans le fiel<sup>2</sup>

Et j'ai trouvé la colonne

Tournante à l'église morte.

Voilà pourquoi je veux cette chose tangible<sup>3</sup>

15 Un chien vert de conquêtes chevronné<sup>4</sup> de pistes

Où les sceaux<sup>5</sup> sont frappés sur une peau de feuille

Et durement mené par l'île aux doigts de pierre. [...]

Les femmes mages<sup>6</sup> sont debout ont marché se sont assises

Avec leur petit chapeau leur mante<sup>7</sup> sont allées prédire

20 Prédire à l'envers.

Les chiens ont mangé toutes les feuilles de Tacoronte<sup>8</sup>

Puis ils ont hurlé

Dans les siècles

En amont de leurs mères

25 La chanson d'aujourd'hui.

Et râtons tordons crions

Sans savoir pourquoi

Petits sans massues :

« Un rat a descendu

30 Reprisant une chaussette

Un autre rat a monté

Rapiéçant un caleçon

La grande rue del Castillo. »

Valentine Penrose, « El Verdino (le chien vert) », *Les Magies*, © Les Mains libres,

1972.

1. Ancienne lampe à huile.

2. Bile des animaux de boucherie, de la volaille. Par extension, le terme désigne l'amertume, voire la méchanceté.

3. Concrète.

4. Qui a de l'expérience.

5. Cachets sur lesquels sont gravées les armes ou les insignes d'un État ou d'une personne.
6. Magiciennes.
7. Grande cape à capuche, portée autrefois par les femmes du peuple.
8. Commune située au nord de l'île de Tenerife.

## Texte écho Breton, *Manifeste du surréalisme*, 1924, p.209

Faites-vous apporter de quoi écrire, après vous être établi en un lieu aussi favorable que possible à la concentration de votre esprit sur lui-même. Placez-vous dans l'état le plus passif, ou réceptif, que vous pourrez. Faites abstraction de votre génie, de vos talents et de ceux de tous les autres. Dites-vous bien que la

5 littérature est un des plus tristes chemins qui mènent à tout. Écrivez vite sans sujet préconçu, assez vite pour ne pas retenir et ne pas être tenté de vous relire. La première phrase viendra toute seule, tant il est vrai qu'à chaque seconde il est une phrase étrangère à notre pensée consciente qui ne demande qu'à s'extérioriser. Il est assez difficile de se prononcer sur le cas de la phrase suivante ;

10 elle participe sans doute à la fois de notre activité consciente et de l'autre, si l'on admet que le fait d'avoir écrit la première entraîne un minimum de perception. Peu doit vous importer, d'ailleurs ; c'est en cela que réside, pour la plus grande part, l'intérêt du jeu surréaliste. Toujours est-il que la ponctuation s'oppose sans

15 doute à la continuité absolue de la coulée qui nous occupe, bien qu'elle paraisse aussi nécessaire que la distribution des nœuds sur une corde vivante. Continuez autant qu'il vous plaira. Fiez-vous au caractère inépuisable du murmure.

André Breton, *Manifeste du surréalisme*, 1924, © Pauvert, département de la

Librairie Arthème Fayard, 1979.